Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

100-101 | 2005
Éducation, religion, état

Questions d'altérité

Entretien avec Gérard Althabe réalisé par Rezki Assous

Gérard Althabe et Rezki Assous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1624>

DOI : 10.4000/jda.1624

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 285-288

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Gérard Althabe et Rezki Assous, « Questions d'altérité », *Journal des anthropologues* [En ligne], 100-101 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 21 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1624> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.1624>

Ce document a été généré automatiquement le 21 juillet 2020.

Journal des anthropologues

Questions d'altérité

Entretien avec Gérard Althabe réalisé par Rezki Assous¹

Gérard Althabe et Rezki Assous

- 1 **Rezki Assous** – *Comment l'anthropologie intervient-elle aujourd'hui dans les processus sociaux ?*
- 2 **Gérard Althabe** – L'anthropologie du présent est la seule chance que peut avoir notre discipline de sortir de la crise actuelle dans laquelle elle est placée et c'est une manière aussi de prendre conscience de ce qu'a été l'anthropologie du lointain. C'est un moment qui me semble important dans le développement de l'anthropologie. Jusqu'à présent, l'anthropologie était encore prise dans l'altérité ethnique ; elle est encore prise dans le culturalisme, en particulier avec la présence des immigrés.
- 3 L'ethnologie, dans sa perspective, implique la différence ethnique. L'ethnologue se voit toujours face à un monde qui a sa cohérence et qui lui est étranger. Il est évident que lorsqu'on arrive avec cette perspective pour entamer une recherche dans les banlieues, on ne fait que participer à la stigmatisation des banlieues dans la mesure où on renforce et donne une caution intellectuelle à la base de la stigmatisation c'est-à-dire ce qui constitue l'idée que ces gens-là appartiennent à un monde qui n'est pas le notre et que ce monde est lié à la violence, etc. Là, l'ethnologue a une responsabilité au même titre que le sociologue. Certains sociologues vont expliquer qu'il y a une économie propre aux quartiers, qu'une autre société se crée à côté de notre société. C'est ça le problème : on crée ainsi les conditions intellectuelles de la répression comme on a fait d'ailleurs à l'époque coloniale. Il faut donc que l'anthropologie soit très critique sur elle-même. Il faut analyser la stigmatisation, c'est l'objet de notre travail. Ce n'est pas uniquement les gens, c'est aussi la manière dont ils sont construits comme un monde autre. Et donc on ne peut pas ignorer les médias, ni les travaux des ethnologues et des sociologues qui font de l'ethnologie. C'est pour cela que le culturalisme est très dangereux.
- 4 Que les gens soient « culturalistes », par exemple que les familles maghrébines estiment qu'elles appartiennent à une culture propre n'est pas le problème. Mais en tant que chercheur, il ne faut pas s'enfermer dans le discours des gens. Les Français par exemple sont culturalistes par rapport aux autres seulement ; ils attribuent des cultures aux

autres mais jamais à eux-mêmes. Pour moi, la culture française, je ne sais pas ce que c'est !

- 5 J'ai toujours dénoncé le fait que cette dimension d'« altérité ethnique » est la structure de base de la démarche anthropologique. Or il faut la dissoudre. Elle existe en tant que processus qui doit être étudié, mais on ne doit pas s'enfermer dedans et en faire un cadre de recherche.
- 6 On comprend donc que, sur le terrain, des gens disent en France : « on ne veut pas être votre nègre ». On parle de l'ethnologie dans les médias et toujours dans la même direction : l'ethnologie, c'est l'altérité maximum. C'est l'autre, le lointain, qui est séparé de nous et qui n'est qu'un spectacle pour nous. Ou alors, en France, l'ethnologue est pris dans l'image que les médias donnent des banlieues, par exemple.
- 7 On a célébré le centenaire de la naissance de Griaule et, corollairement, tous les ethnologues sont apparus comme ceux qui vont étudier les Dogons. Une certaine hostilité en découle sur les terrains français. Mais c'est valable ailleurs aussi. Par exemple, je travaille actuellement en Roumanie : je constate qu'il y a là-bas une méfiance évidente : les Roumains ne veulent pas être des terrains exotiques pour l'Europe de l'Ouest.
- 8 L'ethnologie est stigmatisée et c'est l'une des raisons pour lesquelles l'ethnologie du présent n'arrive pas à s'imposer sur le problème urbain, sur le problème des banlieues ou le problème du voile, par exemple ; il y a très peu d'ethnologues qui ont parlé du problème du voile. Car l'anthropologie est handicapée par le fait qu'épistémologiquement elle n'a pas encore réglé ses problèmes avec l'altérité ethnique et le culturalisme. Les sciences humaines en général sont une espèce de fabrique de thèmes pour les politiciens : la fracture sociale, l'insécurité, etc., ce sont des thèmes qui ont été fabriqués par des ethnologues et que les politiciens ont repris. Actuellement, les sciences humaines sont réduites à ce rôle de production de thèmes pour les discours des politiciens. D'où le « problème » de l'ethnologie par rapport au voile décrivant un autre monde confronté à celui de la laïcité.
- 9 La loi contre le voile offre un champ de recherche en tant que processus sociopolitique avec ses implications concrètes. En général, lorsqu'on a une crise sociale avec le chômage, l'appauvrissement des gens, il y a une dérive et une complicité gauche-droite ; la dérive aujourd'hui est la question des étrangers qui a pris cette forme du « problème du voile ». Mais les élections récentes ont montré que ce « problème du voile » a complètement disparu du discours politique. Le gouvernement a été attaqué sur les problèmes sociaux, qui sont les véritables problèmes. J'ai interprété l'histoire du voile comme étant une manière de ne pas parler de la crise sociale, qui est évidente, en la déplaçant sur le terrain de l'étranger. Il faut la relier aussi au contexte international où on est en train de construire une confrontation culturelle. Regardons la télévision, les images, les livres qui sortent en grand nombre sur l'islam. C'est dans ce contexte-là que se situe « cette histoire du voile » dont on ne parle plus dans la campagne électorale des régionales.
- 10 La crise de la démocratie apparaît bien dans la sacralisation actuelle de la démocratie représentative. Que veut dire l'acte de voter ? Quinze ou vingt pour cent des gens ne savent pas pour qui ils vont voter en rentrant dans l'isoloir.
- 11 Le problème de la guerre d'Algérie non réglé, le colonialisme non réglé ont conduit à ce que la figure de l'Arabe soit utilisée comme étant l'étranger stigmatisé et « le problème

du voile » entre dans ce cadre, entraînant une manifestation d'islamophobie. « Le problème du voile » n'est pas religieux mais concerne les rapports sociaux. Cette manifestation de xénophobie est montée jusqu'au parlement et on l'a détournée en parlant d'un débat religieux.

- 12 Actuellement, on cristallise sur l'islam une xénophobie qui risque de continuer parce que les situations internationales ne sont pas réglées.
 - 13 Or, il faut casser la dualité ailleurs/ici, sortir de l'opposition entre ailleurs et ici. Par exemple, ne pas étudier les Maghrébins, mais pourquoi certains sont désignés comme Maghrébins d'autres non, c'est-à-dire quel type de rapport s'établit qui fait qu'à un moment donné il y a une désignation qui se fait de cette façon-là.
-

NOTES

1. Nous publions ici l'extrait d'un entretien réalisé peu avant le décès de Gérard Althabe.